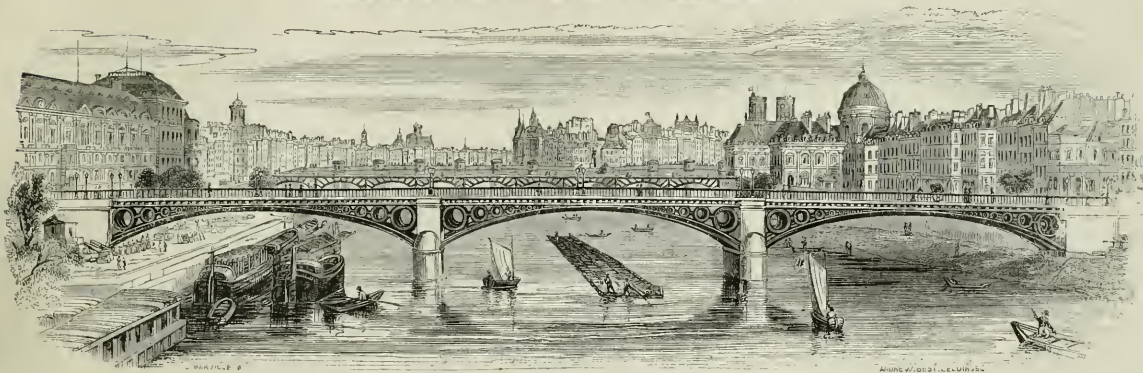


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 149. VOL. VI. — SAMEDI 5 JANVIER 1846.  
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an; 32 fr.  
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

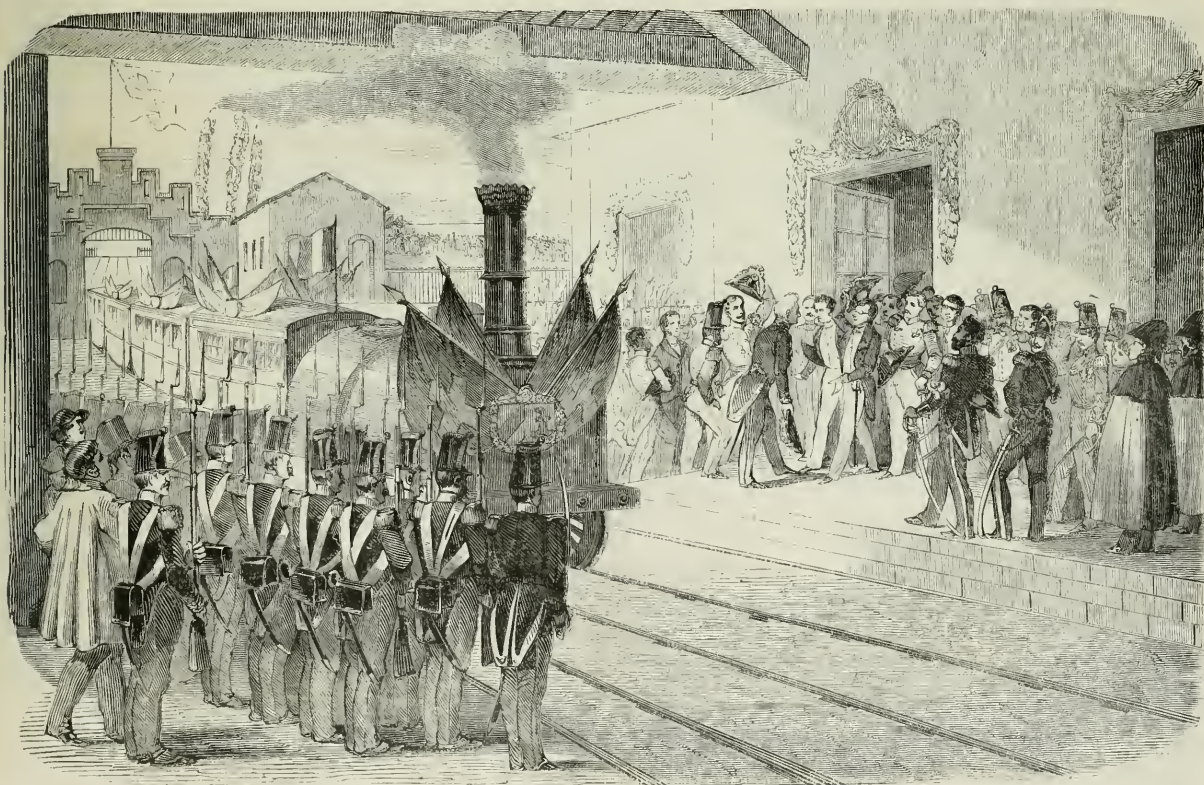
### SOMMAIRE.

**Inauguration de la station du chemin de fer à Bâle.** Une Gravure. — **Histoire de la Brumaire.** — **Courrier de Paris.** — **Costumes des femmes algériennes.** Huit Gravures. — **Poésies de M. Lafon-Labatut.** Portrait. — **Grands établissements industriels de France.** Forges et fonderies de l'Avyron. Decaze-

ville. *Vue générale; vue intérieure de la halle des hauts fourneaux; tuyère d'un haut fourneau; chambre à air chaud; machine à broyer la castine et le minerai; costume des chauffeurs des hauts fourneaux; machine à scier les rails.* — **Gilbert Gurney,** souvenirs d'un gentleman, par Théodore Hook. (Suite.) — **Études comiques sur le magnétisme.** Vingt-quatre Gravures, par Cham. — **Bulletin bibliographique.** — **Correspondance.** — **Annonces.** — **Orfèvre, etc.** — **Encrier.** — **La Vierge au volée.** — **Rébus.**

### Inauguration de la station du chemin de fer à Bâle.

La ville de Bâle a célébré avec pompe, le 11 du mois dernier, la mise en exploitation de la partie du chemin de fer qui pénètre dans l'enceinte de ses murs. Cette inauguration solennelle, cette arrivée d'un premier convoi, ont été saluées par les vives acclamations des habitants auxquels elles sem-



(Inauguration de la station du chemin de fer à Bâle le 11 décembre 1845.)

blaient permettre de regarder comme prochaine la réalisation de leurs espérances d'avenir. Ce n'était pas seulement l'ouverture de la première station sur le territoire suisse et l'achèvement des chemins de fer de l'Alsace que Bâle était, mais le premier pas fait vers l'exécution d'un chemin de fer suisse central, qui doit lier le midi au nord et à l'ouest, les

chemins de fer de l'Italie à ceux de l'Allemagne et de la France. Depuis un certain temps déjà, les premiers banquiers et les principaux capitalistes de la ville de Bâle se sont réunis pour préparer l'exécution d'un chemin de fer suisse central qui étendra son réseau sur tout ce beau pays, vierge encore de rail-ways et appelé cependant à être le point commun où

viendront se relier les communications de tant d'États puissants d'Europe. Tous les avant-projets avaient été faits, et les études préparatoires des ingénieurs les plus capables avaient mis à même de reconnaître que le seul travail d'art important serait la percée du Hanenstein, par un tunnel de 5,500 mètres de longueur. Cet ouvrage ne présentera même d'autres diffi-





Costume des femmes algériennes.

Le séjour à Paris des danseuses mauresques a offert à la curiosité parisienne un échantillon des plaisirs et des spectacles algériens. Nous avons pensé que la description des modes adoptées par les femmes des différentes races indigènes...



(Femmes mauresques en négligé.)

nes qui peuplent l'Algérie ne serait pas sans intérêt pour les lecteurs de l'Illustration, et nous plaçons ici sous leurs yeux les différents objets dont se compose la toilette d'une femme algérienne.

Les Mauresques ont, dans l'intérieur de leurs maisons, deux espèces de costumes, le négligé et le paré.

Le premier, qu'elles portent pour vaquer à leurs occupations habituelles, est, chez les femmes du commun, d'une extrême simplicité : il se compose d'une chemise d'étoffe transparente, dont les manches courtes laissent les bras nus ; d'un petit caleçon fixé à la ceinture et d'un foulard ou fichu de couleur attaché par derrière et ouvert par devant. Leurs jambes et leurs pieds restent nus. Elles passent ainsi des journées entières et montent même le soir sur les terrasses des maisons.

Les femmes riches, celles mêmes de la classe moyenne, ont un négligé d'une recherche plus compliquée. Jamais elles n'ont la tête nue. Les jeunes filles se coiffent avec une petite calotte en velours (chachia), qui couvre seulement le sommet de la tête et s'attache sous le menton par une bride fort étroite. Cette calotte est souvent parsemée de sequins percés et fixés en cercles concentriques. Les cheveux pendent par derrière de toute leur longueur, tressés en nattes ou serrés dans un ruban dont les deux bouts arrivent jusqu'au-dessous du jarret. Les jeunes femmes se coiffent aussi de la

épaules. Par-dessus le premier foulard les jeunes femmes en mettent un second (ksba) qui s'applique un peu au-dessus des sourcils et s'attache sur le sommet de la tête.

Les femmes très-avancées en âge conservent, même dans l'intérieur des maisons, un sarma, espèce de tiare en or ou en argent travaillé à jour, qui rappelle assez bien le bonnet gigantesque de nos Cauchoises.

Un corsage étriqué en soie brochée d'or ou d'argent (frimla) comprime la gorge. Une riche et large ceinture en soie et or (hezam) couvre la partie inférieure de l'abdomen. Une longue pièce de soie à raies descend de la ceinture jusque sur les talons.

Le costume paré des Mauresques dans l'intérieur de leurs appartements est fort riche et fort élégant ; avec celui-ci elles ne se montrent ni dans la rue, ni sur les terrasses. Sur une chemise bien blanche, fixée au poignet par des bracelets plus ou moins beaux (mesais), elles ont une veste à courtes manches toute brodée en or. Une collette, qui descend un peu au-dessous du genou et laisse le mollet à nu, brulée comme la veste, vient passer dessous, un peu plus haut que les hanches, et une ceinture magnifique les arrête toutes les deux. Un grand châle de soie, passé par derrière et noué élégamment par devant, entoure le bas du corps, en laissant une des jantes à découvert. Les cheveux sont bien tressés, et le grand bonnet métallique (sarma) est orné de rubans et garni au bas de plusieurs rangs de perles qui forment une couronne. A l'extrémité postérieure du bonnet pend une queue en drap d'or, terminée par des franges qui descendent jusqu'à terre. Les oreilles portent des boucles en diamants, en or ou en argent et même en cuivre, suivant l'état de la fortune. Le con-



(Femme mauresque en toilette, avec éventail à miroir.)

est garni de colliers dont la richesse varie, en perles, en corail, la plupart en or, et, pour les femmes du commun, en verroterie. Enfin les pieds, bien blancs, se trouvent à peine maintenus dans de petits souliers de velours, brodés en or, et un gros anneau du même métal tance, sur le cou-de-pied. Cet anneau se nomme r'chif ou khalkhal, selon qu'il est massif ou creux. L'ensemble de ce costume est magnifique ; les femmes mauresques, ainsi parées, sont vraiment éblouissantes.

Quand elles se sont baignées, ce qu'elles font toujours une ou deux fois par semaine, avant de se parer de leur grand costume, elles se teignent les ongles, le dessous des pieds et le dedans des mains avec du henné, les sourcils avec du noir, et on leur dessine une petite leur bleue entre les deux yeux.

Les Mauresques vivent chez elles très-rétirées, ne recevant que des femmes et sortant fort peu. Accroupies sur des nattes, couchées sur des tapis et des coussins, elles fument parfois à de longues pipes dont l'extrémité plonge dans des bouteilles dorées remplies d'eau.

Quand elles sortent, les Mauresques ne portent jamais de bas ; elles mettent leurs larges pieds dans des souliers découverts fort mal faits. Elles ont un pantalon large de toile ou de calicot blanc, qui vient s'attacher en froignant au-dessus de la cheville et qu'elles fixent à la ceinture au moyen d'un cordon à coulisse. Elles ont une chemise assez courte dont le bas entre dans le pantalon et qui leur couvre le haut du corps ; par-dessus cette chemise elles passent une ou deux vestes assez semblables à celles des hommes. Elles couvrent le pantalon avec un foulard ou bien un fichu de coton de différentes couleurs, qu'elles attachent par devant et fixent autour de leur corps avec une ceinture. Leurs cheveux sont tressés ou fixés par un cordon autour de la tête. Un petit moulin blanc attaché par derrière leur cache toute la figure jusqu'aux yeux. Ainsi accoutrées, elles jettent par-dessus tous leurs habits une tunique en gaze de laine blanche qui leur couvre le dessus de la tête, puis une espèce de manteau également en laine blanche ou en coton de différentes couleurs qui leur passe également par-dessus la tête, en faisant des plis très-artistement

disposés, et dans lequel elles s'enveloppent en se cachant les mains.

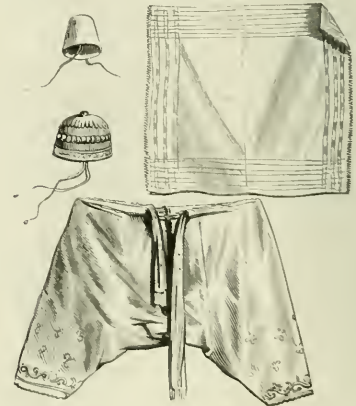
Les femmes mauresques, plus blanches pour la plupart et aussi belles que les Espagnoles, sont toujours vêtues de



(Femmes maures, ue. hors du log.)

blanc ; enveloppées exactement de la tête aux pieds, elles ressemblent à des fantômes, et non contentes d'être ainsi enveloppées jusqu'à cacher leurs bras et leurs mains, une mousseline légère masque encore leur nez et leur bouche. Un long voile vient par-dessus tout cela tomber depuis le bas du front jusqu'au genou, si bien que de toute leur personne on ne voit à peine que les deux yeux qui paraissent toujours noirs et brillants à cause de la blancheur du costume. Les filles de Blidah sont encore plus rigides observatrices de leur loi sur la pudeur : elles ne risquent qu'un œil, lorsqu'elles paraissent en public.

Le costume des femmes arabes se compose d'une chemise de laine blanche fort large, à manches courtes, et liée avec une corde au milieu du corps. Elles portent les cheveux longs, flottant sur leurs épaules ou attachés avec un mouchoir et quelquefois avec une corde. Comme les hommes, elles s'enveloppent les pieds avec des morceaux de peaux de vache ou de bouc dont elles mettent le poil en dehors et qu'elles laissent sur le pied et autour de la jambe avec une corde d'écorce d'arbre ; mais la plupart du temps elles marchent pieds nus. Elles ne se couvrent le visage avec un voile blanc ou un morceau de laine jeté sur la tête que lorsqu'elles font des courses un peu longues ou qu'elles vont en voyage avec leurs maris ; mais quand elles restent dans le douar, elles ont toujours le visage découvert et ne craignent pas de paraître ainsi



(Chachia - bonnet avec ornements circulaires. - Fouta, ou mah'rana mouchoir ou foulard dont les Mauresques s'enveloppent la tête par-dessus le m'hermah et le ksba. - Calotte ou caleçon.)



(Coiffures de femmes, avec le m'hermah et le ksba : espèce de petit ôme en carton ou en velours sur lequel s'enroule la coiffure supérieure. - Coiffure de jeunes filles, avec la petite chachia : calotte rouge en velours.)

calotte ou petite chachia rouge de Tunis, mais seulement comme de support à un échafaudage de mouchoirs. Un foulard (m'hermah), presque toujours noir et rouge, est placé fort en arrière sur la tête, de manière à laisser complètement découverte toute la partie antérieure et supérieure : on le noue à la nuque, et les bouts réunis tombent sur les

en public. L'usage de se tatouer les membres et la poitrine et de se dessiner des fleurs sur la figure existe chez les femmes arabes comme chez les femmes kabyles. Elles se teignent aussi les ongles, le dedans des mains et le dessous des pieds en rouge avec du henné. Elles aiment beaucoup les bijoux, et celles qui ne peuvent point en avoir de fins en portent de

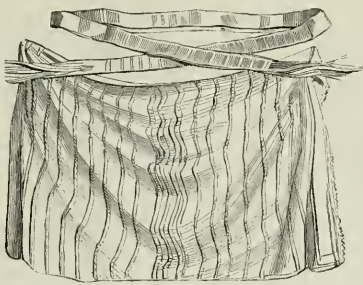
faux : on en voit avec des bracelets, des boucles d'oreilles en cuivre et en fer, des colliers en noyaux de dattes et en bois de différents couleurs.

Les femmes arabes ne se montrent dans la ville d'Alger qu'aux marchés et dans les bazars. Leur beauté et leur propreté n'ont rien de séduisant. Leur accoutrement est à l'avenant de celui des hommes, et il arrive plus d'une fois de confondre à la première vue l'un ou l'autre sexe.

L vêtement des femmes *kabiles* diffère peu de celui des hommes. Il ne consiste guère qu'en une tunique ou jaquette; seulement la jaquette est un peu plus longue, un peu plus fermée sur la poitrine. Elles ne portent pas de bernous et se jettent le haïk sur la tête, sans l'attacher. Elles ne se voient pas comme les Mauresques et les Arabes. Elles marchent pieds nus, et leur allure, loin d'être timide, a quelque chose de hardi et de masculin. A leurs oreilles pendent de grands anneaux, quelquefois en or et en argent, mais plus souvent en cuivre et même en fer. Elles se font, sur toutes les parties du corps, et particulièrement sur les jambes et sur les bras, des dessins de différentes couleurs et d'un réglé-régularité parfaite.

Le costume des femmes *juives*, réduit à sa plus simple expression, se compose d'une robe de laine noire ou bleue,

marchent pas pieds nus, et leursorteils sont cachés dans de petites sandales en cuir ou en maroquin, qui n'ont point de quartier derrière le talon; ainsi sont-elles obligées de le traîner en marchant, parce qu'elles les perdraient, si elles essayaient de les soulever. Toutes les juives portent les che-



(Hczam : ceinture. — Fouta : mochoïr.)

veux aussi longs qu'elles peuvent les avoir. Souvent elles mettent par-dessus le *sarma* des Mauresques. Elles ont le visage découvert; seulement à la promenade ou dans la rue, elles jettent sur leurs épaules, et par-dessus le *sarma*, une gaze de laine blanche, la relevant avec coquetterie de la main gauche pour se cacher la moitié du visage, et laissant à découvert une partie du nez et les yeux qu'elles savent faire jouer avec un art tout particulier.

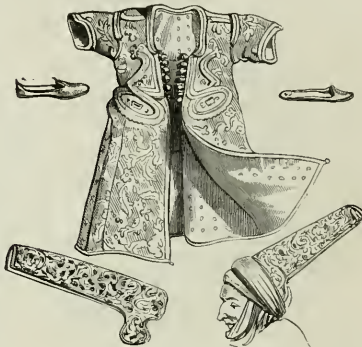
Quel que soit leur rang, les filles et les femmes juives affichent un luxe tout oriental dans certaines fêtes consacrées par leur culte. Une qui n'aît sa robe de soie de couleur tranchante, avec des broderies d'or ou d'argent, son collier de corail ou de perles, ses boucles d'oreilles de forme bizarre et de grandeur démesurée, les bras nus et les épaules recouvertes seulement d'une petite manchette de mousseline ou de gaze brodée. Leur coiffure est ordinairement un bonnet surmonté d'un mouchoir, orné de pièces d'or et d'argent, quelquefois d'une valeur considérable. Le plus ridicule de cet accoutrement, c'est que de jolies filles, au lieu de laisser flotter librement leurs cheveux d'ébène, ou de les tresser en longues nattes, comme les femmes de la Suisse, prennent la peine de les serrer comme une corde dans un lacet rouge, et les laissent pendre jusqu'à leurs talons d'une façon qui rappelle la queue d'un grenadier prussien, au temps du grand Frédéric.

Les vieilles femmes juives ne se montrent guère qu'en costume noir, et avec une coiffe de même couleur, renversée sur le derrière de la tête, composée de fils de laitou ou

de filigranes d'argent, terminée en pointe et d'une longueur tellement hors de proportion, que quelques-unes de ces étranges coiffures sont de la même taille que celles qui les portent.

Les *Négresses* habillées comme les Mauresques, mais un grand nombre, surtout celles de la classe pauvre, conservent leur costume d'esclave : une chemise blanche à courtes manches, une culotte de toile brune, attachée par une ceinture, et une pièce de toile blanche, rayée de blanc, dans laquelle elles s'enveloppent, en se couvrant la tête, de manière à ne laisser voir que les yeux. Plusieurs se cachent le bas de la figure avec un petit mouchoir blanc; mais en général elles ne sont pas très-coquettes sur ce point, et beaucoup se promènent dans les rues avec le visage tout à fait découvert.

Les *Négresses* aiment passionnément les bijoux : les femmes riches en ont de très-beaux. Elles aiment surtout beaucoup les bracelets et les boucles d'oreilles. Chez les femmes pauvres, ces objets sont en cuivre et même en fer. On en voit avec des chevilles de bois, des arêtes de poisson, des mètres de coton passées dans les trous de leurs oreilles. La plupart portent des colliers de verroterie ou même d'arêtes de poisson et de petits osselets; il faut être riche pour en avoir de corail. L'usage de se teindre les ongles, le dedans



(Melhal : tunique ouverte. — Baouziach : bibanches et souliers. — Sarma : coiffure en forme de tigre ou de bonnet de Cauchoses, portée par les femmes maures puis avancées en âge et les juives maroc.)



(Frimla : petit corsage en soie brochée d'or, sans manches, espèce de corset avec épaulettes destiné à soutenir le sein. — Chemise. — Ménaï : bracelet, cercle d'or entourant les bras. — R'dif ou khalhat : anneaux du pied.)

très-large, à manches courtes, et descendant jusqu'à terre; sous cette robe, elles ont une chemise blanche et un caleçon qui leur vient aux genoux, et qu'à l'aide d'une ceinture elles attachent au-dessus des hanches. Sans porter de bas, elles ne

des mains et le dessous des pieds se retrouve chez les femmes noires comme chez les blanches. Les *Négresses* se baignent souvent et font un usage fréquent des essences de rose et de jasmin.

Poésies de M. Lafon-Labatut (1).

Si quelque souvenir résonne dans mon cœur,  
Doux comme un son perdu des sérénades du chœur,  
C'est à toi, je l'avoue, ô claque presbytère,  
Que je dois ces partans de joie et de mystère.

*Insomnies et regrets*, c'est ainsi que le nouveau poète intitule ses vers; titre un peu sombre et lugubre et qui révèle tout de suite une inspiration élégiaque et mélancolique, au fond de laquelle nous allons voir sans doute trembler bien des larmes. La muse de M. Labatut, c'est le malheur; parmi les fleurs de son thyrse, il y a plus d'un exprès. Pauvre jeune homme, hélas! quelle élégie que sa vie! où trouver plus d'infortune et de misère, où trouver aussi plus de constance et de résignation? Si la poésie n'est pas autre chose que de la souffrance chantée, assurément nous comptons un poète de plus.

Il y a des biographies plus touchantes que les plus beaux vers, et avant de devenir intéressant par ses œuvres, le jeune Labatut devait l'être par sa vie. Fils unique d'un pauvre soldat, né au Bugue en Périgord, mais retiré en Sicile et qui s'y était marié, Joseph Labatut fut amené en France par son père à l'âge de six ans; dans la traversée, l'enfant avait perdu sa mère :

La peste, affreux corsaire plané du détroit  
A fait de Gibraltar un cinquième étroit ;  
Triomphant sur la ville prise,  
Il arbore au sommet des clochers et du fort  
Son pavillon funèbre, épouvantail du port  
Que secoue une infecte brise.

Et le chant maternel qui m'endormait cessa,  
Et la vague en courroux sur son sein me berna  
Comme une maîtresse qui grogne.  
Ma mère! à chaque instant mes cris la demandaient  
Et les pleurs de mon père à mes pleurs répondaient,  
Et le vaisseau fuyait sur l'onde.

C'est ainsi et au milieu de ces orages de leur destinée qu'ils arrivèrent tous les deux à Paris et qu'un ami les recueillit. Grâce à sa généreuse intervention, Labatut et son fils purent revoir le Bugue, mais la famille avait disparu il y eut de temps après leur arrivée, le petit Joseph était doublement orphelin.

Si dans mes tristes ans, que le malheur compta,  
Une aurore fleurie à mes yeux éclata;  
Sous la nuit qui m'enfoncé en ses ténèbres sombres,  
Si quelque sylphe ami se jone entre les ombres,

corps et aussi le pain de l'âme, comme dit l'Ecriture : le bon curé apprit à lire à l'enfant.

Je crois ouïr encor sa voix patriciale  
Me prêcher doucement une saine morale;  
Je crois le voir boire, au nom de l'Éternel  
Les paysans venus un jour solennel.  
Ces mâles laborieux jouant leurs mains agrestes  
Au milieu des enfants et des vierges modestes;  
Attentif et muet, poétique témoin,  
Grave avec mes dix ans, j'admire dans un coin,  
Car c'est bien parmi vous, ô nature infinie,  
Près, montagnes, forêts, que souffle le génie.  
Vous avez couronné mes jours adolescents  
De crédulités soudites, de plaisirs innocents  
Là je sentis aussi la première étincelle  
D'une franche amitié qui me reste fidèle.  
A l'angle de ma porte un ami vient parfois,  
Déposer le bâton qu'il ravit à nos bois?  
Sa parole m'apprend comme un journal rustique,  
De nos bons villageois la naïve chronique,  
L'hymen de quelque fille aux tournoyants fuseaux;  
Nous parlons du grand lac, du ciel bleu dans les eaux;  
Surtout l'aveugle Homère et ses grandes merveilles  
De mon jeune repos faisaient d'ardentes veilles.  
Hélas! quand j'étais dans son image, comment  
N'étais-je pas trouble d'un noir pressentiment!

Dans ces vers touchants, d'un tour heureux et d'une coupe facile, se trouve résumée la vie du jeune Labatut dans sa partie la moins amère et la plus souriante. Sous le toit de presbytère et aux côtés de ce digne pasteur, il est heureux autant qu'un orphelin peut l'être; il a des amis, des compagnons de jeux et d'études, il sait lire et il a lu Homère, quelle révélation!

Les tableaux de l'*Iliade* ouvrirent à ses yeux ravis un monde inconnu; Homère lut comme une étoile qui apparut dans le ciel firmament de l'enfant rêveur, mais hélas, il fallut bientôt fermer le livre, et l'étoile s'éclipsa bien vite pour lui! Joseph Labatut, arrivé à l'adolescence, avait revu Paris sous les auspices du même ami qui avait protégé son enfance; par ses soins Joseph, dont on admirait les dispositions précoces pour le dessin et la peinture, était passé de l'atelier de M. Sudre dans celui de notre célèbre peintre Gérard, lorsqu'à six mois de veilles ardentes et d'études passionnées, un lit fit un soir les yeux rouges et enflammés, une double tache obscurcissait sa vue; quelques jours se passent au milieu d'épouvantables tortures, et le jeune Labatut est aveugle.



En effet le presbytère avait été le refuge de l'orphelin, un vieux curé lui avait donné asile; Joseph y trouva le pain du

(1) Un volume in-18, chez Famine et Comp.



la houille située de l'autre côté de la vallée : un peu plus loin, un nouvel embranchement pénètre sur la droite dans un autre gisement de combustible. Si vous avancez sur la voie principale, vous la voyez bientôt, quittant sa direction de niveau, s'élever jusqu'au sommet de la montagne en suivant des plans inclinés sur lesquels des wagons chargés de houille et de

minerais descendent, par leur propre poids, tout en remontant les wagons vides, sans le secours d'aucune force autre que celle de la gravité et un frein pour modérer la vitesse à la descente des convois.

Ainsi au moyen de chemins de fer de niveau, de viaducs, de plans inclinés, de puits, de souterrains, on arrive à tous

les gisements, à toutes les galeries d'exploitation, quel que soit le niveau où ils se trouvent situés dans les montagnes voisines. Ces divers travaux ont un tel développement, qu'il ne faut pas moins de 60 kilomètres de chemins de fer pour les desservir et que l'on pose tous les jours des voies nouvelles.

Quelle ne doit donc pas être l'importance d'une usine qui



(Forges et fonderies de l'Aveyron. — Vue intérieure de la halle des hauts fourneaux.)

a besoin de tels préparatifs pour marcher ; car, qu'on le remarque bien, tout cela n'est que le préliminaire de la mise en œuvre ; au moment où toutes ces matières arrivent à la bouche du gueulard, rien ou presque rien n'est fait : le fer est encore mystérieusement enfoui dans cette gangue terreuse qui n'a pas l'apparence métallique, la casine est une terre morte, le coke un simple apprêt ; mais attendez, et dans

un instant vous assisterez à la transformation la plus merveilleuse de la matière : approchez le feu, et le fer va se dégaier.

Tous les jours les chemins de fer que nous venons de vous faire parcourir amènent à Decazeville 500 tonnes de houille et 250 tonnes de minerai cru : ce qui fait pour l'année 180,000 tonnes de houille et 90,000 tonnes de minerai, en tout 270,000

tonnes de 1,000 kilogrammes, c'est-à-dire plus que le trafic réuni en marchandises des chemins de fer d'Orléans et de Rouen.

La vue d'ensemble qui accompagne ces lignes représente l'aspect général des forges de Decazeville ; mais ce que le crayon ne peut exprimer, c'est la vitesse et la puissance des machines, le mouvement des laminiers et des cisailles, les



(Forges et fonderies de l'Aveyron. — Tuyère d'un haut fourneau.)



(Forges et fonderies de l'Aveyron. — Chambre à air chaud.)

chocs des marteaux cyclopiens, l'agilité des ouvriers et surtout ces scènes nocturnes d'une fabrication incessante, tantôt plongées dans l'ombre, tantôt splendidement éclairées par des jets de lumière jaillissant des masses de fer incandescentes cinglées par les marteaux ou étirées entre les laminiers. Dans un massif qui ne remplirait pas la moitié de la cour du Louvre, sur l'aile droite de la ligne générale des bâti-

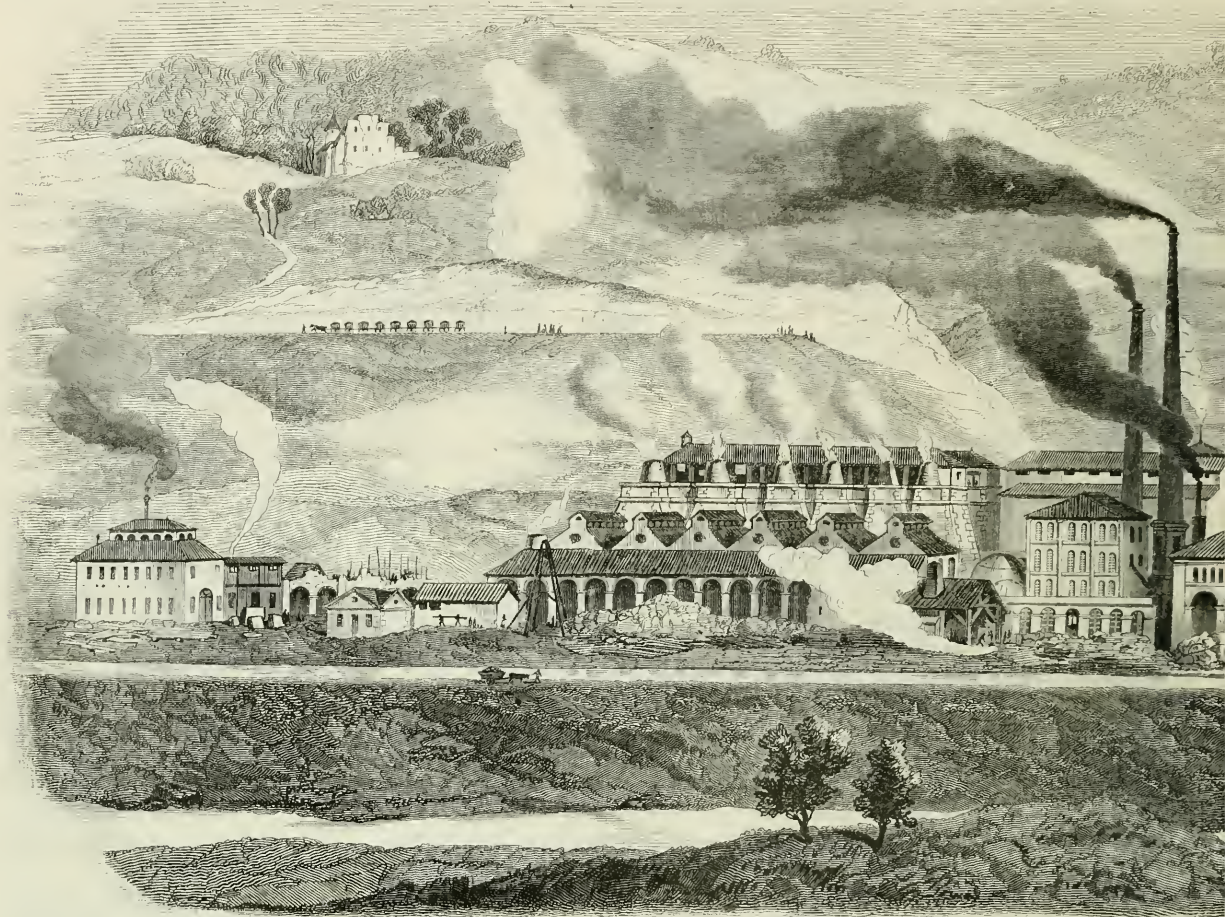
ments, s'élèvent six hauts fourneaux alimentés jour et nuit par des couches alternatives de combustible, de minerais et de fondants. Ce sont d'immenses foyers ou plutôt des colonnes de matières en ignition de 15 mètres de hauteur sur 5 mètres de diamètre au ventre. Par la partie inférieure ils reçoivent les quantités d'air comprimé nécessaires à la combustion. Cet air est lancé avec une grande vitesse, soit pour

faciliter la combinaison de son oxygène avec le combustible, soit pour lui donner la force de vaincre, en s'élevant, la résistance que lui opposent les matières entassées dans la cave des hauts fourneaux. Pour produire la quantité d'air nécessaire à ces six hauts fourneaux, Decazeville possède trois machines ayant chacune 90 chevaux de force et mettant en mouvement des pistons de cylindres soufflant de 2 mètres 40 cen-

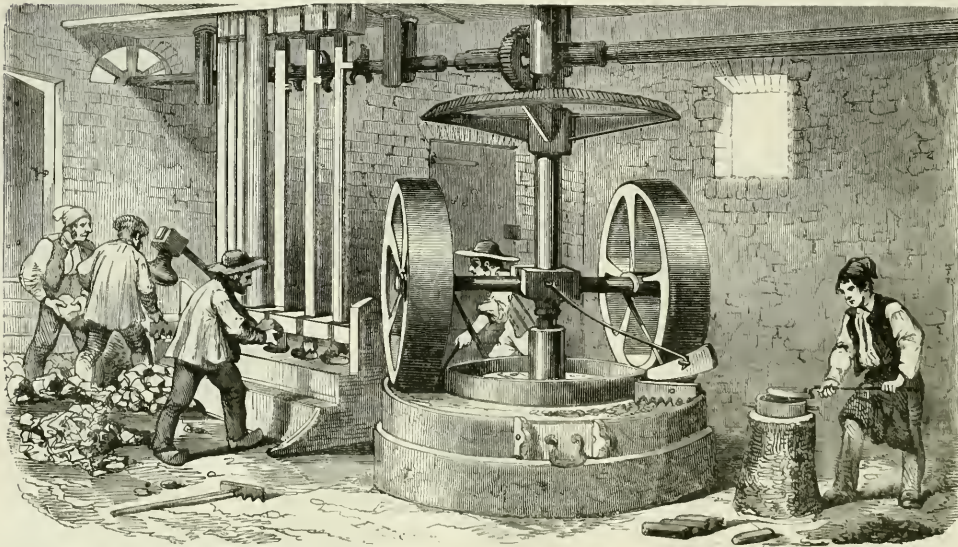
timètres de diamètre et 2 mètres 40 centimètres de course. Elles fournissent 1,000 mètres cubes d'air par minute à la pres-

sion de 12 cent. de mercure. Toutes trois sont renfermées dans ce bâtiment carré situé à l'une des extrémités de la ligne des

hauts fourneaux. Les deux sœurs, l'une de 8 mètres, l'autre de 12 mètres de diamètre, placées dans l'intervalle, sont des



Forges et fonderies de l'Aveyron.



(Forges et fonderies de l'Aveyron). — Machine à broyer la calcaire et le minerai.



(Costume de

régulateurs à capacité constante. C'est là qu'il les diverses pressions de l'air comprimé se régularisent de manière à donner

une vitesse à peu près uniforme aux jets de vent lancés dans les hauts fourneaux.

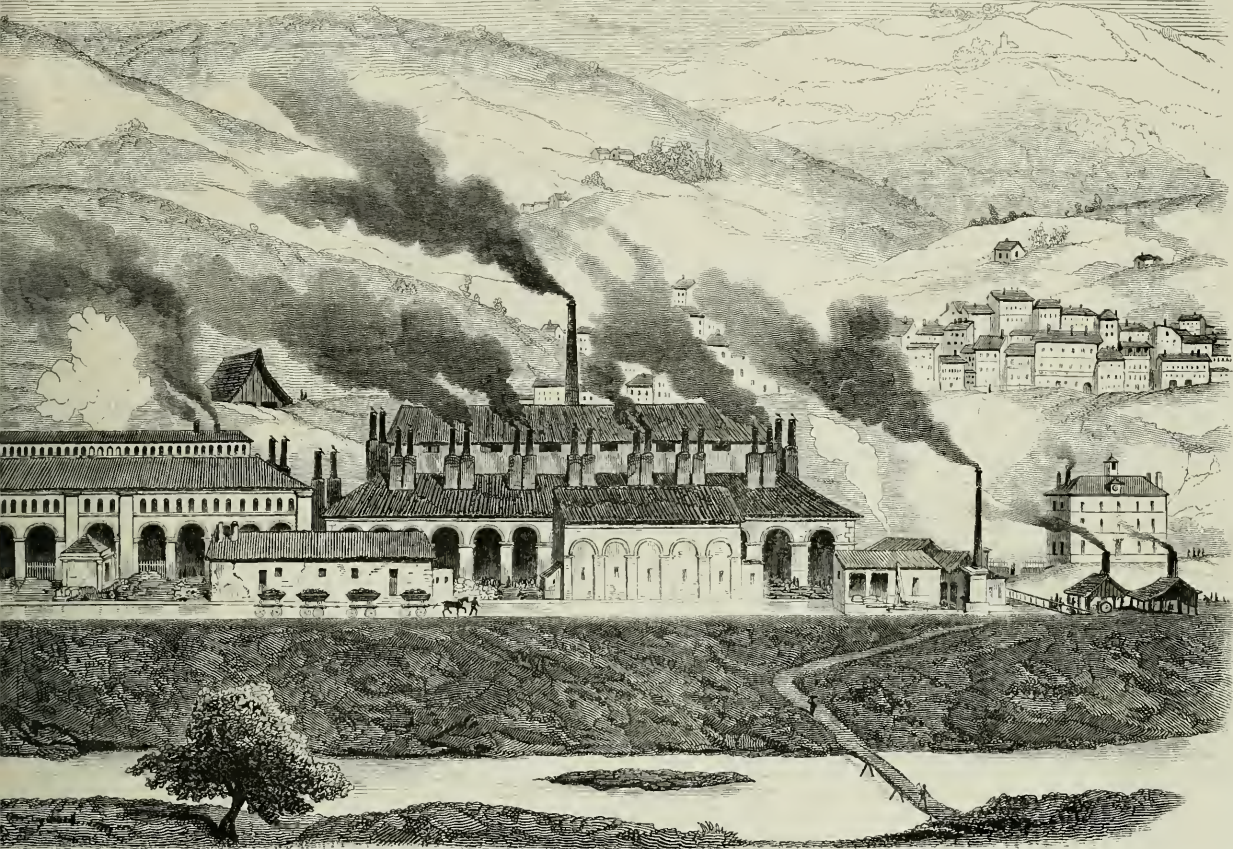
A l'autre extrémité du bâtiment des machines soufflantes s'élèvent deux grandes cheminées dont l'une, celle qui est



conique, a 50 mètres de hauteur ; derrière sont situées les chaudières.

L'un des six hauts fourneaux marche à l'air froid, un second à l'air chaud d'après le système anglais et les quatre autres avec l'appareil Cabrol. Nous avons promis, en décrivant les forges de Fourchambault, d'expliquer à nos lecteurs com-

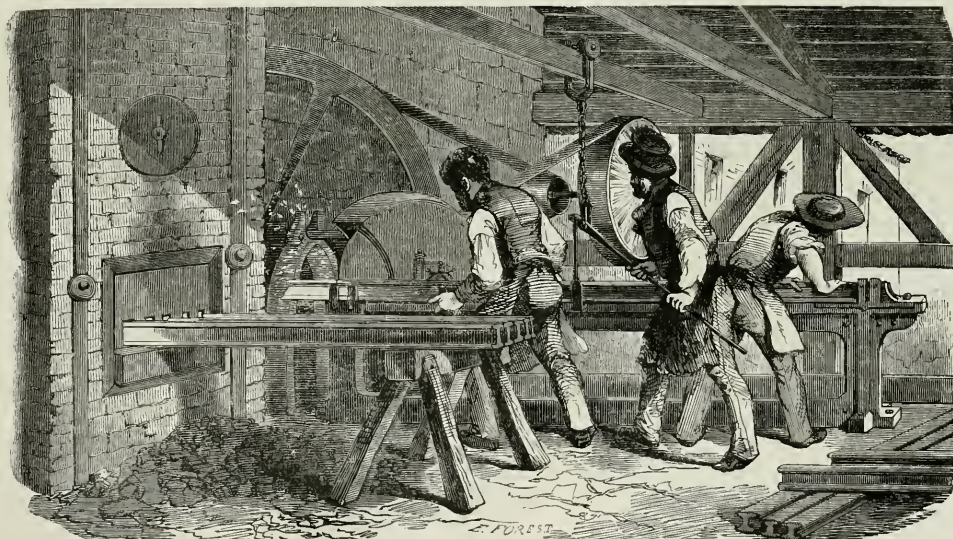
ment fonctionnent les appareils à air chaud. Disons d'abord quelques mots du système anglais. L'air arrive de la soufflerie dans un régulateur; de là il passe par un tuyau central qui se divise bientôt en deux branches; chacune de ces branches est placée dans un carneau en briques moyennement réfractaires, chauffé par un foyer par-



(Général des forges de Decazeville.)



(Les hauts fourneaux.)



(Forges et fonderies de l'Aveyron. — Machine à scier les rails.)

ment fonctionnent les appareils à air chaud. Disons d'abord quelques mots du système anglais. L'air arrive de la soufflerie dans un régulateur; de là il passe par un tuyau central qui se divise bientôt en deux branches; chacune de ces branches est placée dans un carneau en briques moyennement réfractaires, chauffé par un foyer par-

ticulier. Les tuyaux sont assemblés par bouts de 1 mètre 50 centimètres, et emboîtent, afin qu'ils puissent céder à la dilatation; ils sont soutenus par des rouleaux fixés sur des plaques en fonte placées sur la sole des rayons. On consume généralement dans ces appareils de 20 à 40 kilogrammes de houille pour chauffer de 200 à 500 degrés l'air nécessaire à la production de 100 kilogrammes de fonte de moulage.

Le système Cabrol consiste à faire passer l'air comprimé au travers d'un foyer avant son introduction dans les tuyères. Ce foyer est renfermé dans une chambre en fonte communiquant d'une part avec les tuyères des machines soufflantes et d'autre part avec les tuyères des hauts fourneaux. Un ouvrier stationné dans cette chambre peut entretenir le feu et lui conserver constamment le même degré d'intensité. Ainsi donc le foyer et le chauffeur sont dans un milieu d'air comprimé.

On peut entrer dans l'appareil et on sortit à volonté au moyen d'un cabinet contigu à la chambre principale et communiquant avec elle par une porte dont la fermeture est hermétique. Ce cabinet communique à l'extrémité par une porte semblable. Ces deux portes sont percées chacune d'un orifice qui on peut fermer et ouvrir à volonté au moyen d'un disque se mouvant à la main. Cela pose, on conçoit aisément la manœuvre pour l'entrée ou la sortie.

La porte extérieure étant fermée ainsi que son disque, si le chauffeur veut sortir de l'appareil pour nettoyer le cendrier ou renouveler son approvisionnement de combustible, il passe de la chambre dans le cabinet, et il ferme la porte de communication ainsi que son disque. Il se trouve ainsi séparé de la chambre à foyer par une porte fermant hermétiquement; mais comme le cabinet est plein d'air comprimé à la pression de 12 centimètres de mercure, la porte extérieure est donc maintenue par un poids équivalant à celui d'un cube de mercure de 12 centimètres de hauteur avec une base égale à celle de la porte, c'est-à-dire de deux mille kilogrammes environ. — Cette pression, à dont dix hommes pourraient à peine vaincre la résistance, est détruite à l'instant même par l'ouverture du disque qui met en communication l'intérieur du cabinet avec l'atmosphère. L'équilibre entre la pression de l'air à l'intérieur et à l'extérieur étant ainsi rétabli, la porte s'ouvre d'elle-même, tandis que celle qui communique avec la chambre à foyer se trouve dès lors fermée par la même pression qui, tout à l'heure, pesait sur la porte extérieure.

On conçoit aisément que par une manœuvre inverse on pénètre de l'extérieur à l'intérieur de l'appareil, tout le service devient ainsi très-facile.

Pour se faire une idée de la puissance de production des forges de Decazeville, il faut assister à la coulée simultanée des six hauts fourneaux. Ce sont des bûts de fonte remplissant presque une fonderie de 65 mètres de long sur 16 de large et dont nous donnons aujourd'hui une vue intérieure.

Le bâtiment central, qui ne date que de 1842, renferme un train de puddlage avec marteaux et presse à engeler, deux trains à tôle et deux trains de fer en barre; le tout mis en mouvement par une machine à haute pression de la force de 120 chevaux. L'ancienne forge construite en 1830, occupe l'aile gauche; elle se compose de deux machines à vapeur pouvant développer ensemble une puissance de 150 chevaux, des trains de laminaires, des marteaux, cisailles, scies, des engins et fours de tout espèce pour puddler et étirer des masses de fer brut, de fer fini, et sulfure à une large fabrication de rails.

Nous venons de nommer une des branches les plus importantes de la production de Decazeville. On connaît assez généralement la forme du rail adopté en France; c'est une barre de fer de 4 mètres 50 centimètres ou plus de longueur terminée à ses parties supérieure et inférieure par un double champignon. La portion de ce rail qui doit présenter la plus grande résistance, et par conséquent être formée du meilleur fer est la partie supérieure, celle qui supporte le frottement et l'adhérence des roues des locomotives et des wagons. Nos lecteurs nous sauront peut-être quelque gré de leur indiquer comment se compose le paquet qui, quand il aura subi l'épreuve du laminage, sera un rail. Les fer employés à Decazeville pour cette fabrication sont de trois qualités. Le fer destiné à la couverture est de fonte mazière qui a subi un puddlage et un réchauffage, dit ballage, puis l'étréage. Ce sont des barres de 162 millimètres de large et 27 millimètres d'épaisseur. Au-dessous, sur les deux côtés, on place du fer ballé, provenant de fontes puddlées directement, en barres de 49 millimètres sur 27. Intérieurement, on place de la fonte puddlée directement et étirée immédiatement après le puddlage. Les paquets ont 162 millimètres de côté. Quand ils sont suffisamment chauds, on les fait passer par deux appareils de cylindres. Les premiers dix *dégraisisseurs* portent six cannelures carrées. Les seconds, dix *faisseliers*, portent également six cannelures, mais ayant la forme du rail. Quand ils sortent de la dernière cannelure, il y a à les couper à la longueur voulue. Pour cela, on emploie une scie circulaire, dont nous donnons le dessin, et qui est placée au dehors de la forge et mise en mouvement par une machine spéciale.

À l'époque du passage de notre dessinateur, on construisait à Decazeville des machines pour d'autres hauts fourneaux et pour une nouvelle forge qui vont encore accroître l'importance de cette immense entreprise. À l'extrémité de l'aile droite s'élevaient les ateliers pour la construction des machines qui ne sont pas encore terminés. Il y a en outre d'autres ateliers auxiliaires, d'autres bâtiments complétant ce vaste ensemble et qui n'ont pu trouver place dans nos dessins.

En résumé, la force utilisée jour et nuit à Decazeville peut s'estimer aujourd'hui à 600 ou 700 chevaux vapours, ce qui représente environ 4,000 chevaux travaillant jour et nuit. La production s'élève par mois à 1,200 tonnes de rails et à une assez grande quantité de fers en feuilles et en barres de tous échantillons. C'est sans contredit, par sa puissance mécanique, le chiffre de sa production, la variété de ses produits, une des plus importantes et des plus complètes usines à fer que possède la France.

## GILBERT GURNEY.

SOUVENIRS D'UN GENTLEMAN.

(Suite. — Voir p. 262.)

« A la bonne heure, reprit doucement ma mère; mais il n'a pas assez de fortune pour rester inoccupé. Puis s'il compte, pour suivre à ses besoins, sur son talent dramatique, j'ai peur que les déceptions, les regrets ne lui fassent bien cherement épier cette folle espérance.

— Pour ce qui me concerne, ajouta miss Grab en pinçant les lèvres, je subalternerai qu'il n'y ait un monde ni un seul théâtre ni un seul comédien. C'est là, plus que tout le reste, la perte de nos jeunes gens. »

Jamais je ne l'avais vue si effroyablement laide qu'en ce moment, où elle conclut cette glorieuse tirade :

« Le théâtre, reprit ma mère, s'il était bien dirigé, aurait plutôt de grands avantages pour la moralité d'un peuple. On enseigne bien mieux en amusant que par tout autre procédé, et les leçons dramatiques sont à l'esprit ce que les contributions indirectes sont à la bourse d'un chacun : on reçoit les unes, on paye les autres d'autant plus volontiers qu'on ne s'en aperçoit guère. Je le répète, un théâtre moral aurait d'excellents résultats.

— Peut-être, reprit miss Grab, de plus en plus aigrie, mais l'art dramatique n'en est pas là. Tout ce que demande le public, aujourd'hui, ce sont ou des pantomimes pures, tirées des contes de ma mère l'Oie, ou de stupides farces, littéralement traduites du français. »

Ces derniers mots la trouvant à mes yeux plus hideuse encore, s'il est possible, que la nature du théâtre, eût été mon embarras devant extrême. Défendre le théâtre, eût été m'engager dans une controverse sans fin. L'abandonner, eût été me condamner à passer un certain nombre de mois derrière un comptoir, avec de lasses manchettes en lustrine, et le nez dans un livre-journal, de n'osais répondre à l'argument de mon peu de fortune, par la triste prévision que m'inspirait la santé, déjà compromise, de mon excellent père. Sa fin, qui ne pouvait être éloignée, devait me procurer cette indépendance dont j'avais besoin pour me livrer à mes goûts. Je pensai donc qu'un arrangement consolerait tout, et je me jetai pour l'obtenir, sur ce qu'avait de vague et d'hypothétique les propositions de Colthbert. J'avais à peine achevé, dans ce sens, un discours adroit, auquel ma mère avait prêté beaucoup d'attention, lorsque miss Grab, alarmée à me poursuivre :

« Il est évident comme le nez au milieu du visage... »

Et je fus obligé de convenir, en la regardant, que nulle évidence n'était plus incontestable.

... « Il est évident que Colthbert appelle son frère auprès de lui. Il y a à là un brillant avenir, des espérances assurées et qui n'ont besoin, pour se réaliser, que de quelques études on ne peut plus faciles, et d'un peu de zèle, qui sera récompensé au centuple. A votre place, chère mistress Gurney, je n'hésiterais certainement pas. »

Je lui aurais, à ce moment, tenu le cou.

« J'ai de bons amis, continua-t-elle, dans une maison de commerce qui fait beaucoup d'affaires aux Indes, et par eux j'obtiendrais sans peine à Colthbert. »

La plus haute chaise dans le coin le plus noir de leurs bureaux, interrompée, en offrant mes stratagèmes conciliateurs. « Miss Grab, indiqua de ce que je me permettais de jeter sur ses paroles un « verus grotesques » et de l'en froide sur son ardent à me servir, déclara qu'elle était prête à se faire, de n'essayer pas demandé mieux; mais on la fit revenir à trop peu de frais de cette heureuse résolution, et ce ne fut pas sa faute si je ne m'entendis pas condamner, sur l'heure, aux travaux forcés de la copie de lettres ou de la balance en partie double. Mais ma mère, qui dans le fond ne demandait qu'un prétexte pour se séparer de moi qu'à la dernière extrémité, consentit à différer une décision définitive.

Pauvre mère ! à cette époque un véritable souci la dévorait pointant. Elle me croyait exposé à des dangers qui la faisaient frémir en songeant à ces jeunes et folles créatures qui se donnent pour mission d'être belles et pour profession l'art de plaire. Jamais il ne lui était venu en tête que ces pirates féminins, n'ayant rien à espérer d'une capture aussi pauvre, devaient se tourner fort peu de me faire la guerre à leurs frais.

Toutefois ses inquiétudes à ce sujet ne se révélèrent point. Son tact de femme dominant son effroi de mère, elle s'abstenait prudemment de me prénominer contre les « doux regards, la voix séduisante, les enivrantes paroles » des sirènes qu'elle redoutait pour moi. De fait, un avis imprudent à perdu plus d'un jeune cœur, que l'on a fait tomber dans l'abîme en le lui montrant pour qu'il évitât.

Quand arriva peut-être malheur, c'est le cas d'appliquer la vieille loi du père et du garçon d'encre. Elle est bien connue, mais qu'importe ? Elle vient à point, cela suffit.

Notre garçon d'encre. — Irlandais et naïf, — payait à son curé une rente annuelle de deux shellings et trois pences pour sa confession de Peppes. Chaque année il venait donc, à deux genoux, raconter les méfaits dont il s'était rendu coupable pendant les douze mois précédents : « Mon père, disait Paddy, je baptise Fer-de-pique, je préleve une poignée d'avoine sur chaque pientin, je... » Voyous, dit le prêtre, n'agissez-vous jamais les dents des chevaux pour les empêcher de manger leur provende ? — Jamais, révérence, jamais, s'écria Paddy plourant de remords. — A merveille, garçon; achèvez vos patenôtres, lèchez vos espèces, et vous voilà pour un an noté comme un vieux schelling. »

L'an se passe, le prêtre revient, et Paddy se présente. Mêmes pratiques, mêmes avens, mêmes questions : « Avez-vous agacé les dents des chevaux, etc... » Cette fois la réponse fut différente, et Paddy convint du fait. « Comment, ne l'avez-vous s'écria le confesseur, — plus d'un d'ann, plus charge de crimes ? Don vite cette nouvelle façon d'agir ? — Hehe ! révérence, dit l'homme aux chevaux, jamais par idée ne m'y ait venue que quand vous fûtes assez bon pour m'y faire songer. »

Je revins de Teddington plus heureux et plus libre qu'on ne peut l'imaginer, et pour comble de bonheur, je revus peu de jours après un billet de George Colman qui m'assignait un jour de lecture.

IV.

UN PREMIER VAUDEVILLE.

Ce fut un vendredi, — jour de néfaste augure, — que je comparais dans le foyer des acteurs, appelé chez nous la Chambre Verte, Verte elle était en effet, cette pièce où le jour pénétrait à peine par une fenêtre en arc-bouté, ouverte vis-à-vis la porte d'entrée. Le long des murs régnait une banquette habillée de drap vert où venaient s'asseoir les héros du drame, dans les intervalles de leurs apparitions scéniques. Un miroir verticale sous la fenêtre, une grande carafe et un vase sur le marbre de la cheminée complétaient l'ameublement ordinaire de cette pièce vraiment classique.

À l'occasion de la lecture qui m'était promise, une table fut déposée dans un coin de la chambre ou devait s'asseoir le président. Elle était chargée de tout ce qu'il faut pour écrire. Autour d'elle arrivèrent, l'un après l'autre, les acteurs et les actrices qui étaient convoqués. On me présenta spécialement à ceux dont je devais espérer le concours, et, sur mon refus de fire moi-même ma comédie, le directeur se chargea de cette besogne.

Un silence de mort accueillit les premières scènes. Ecrits avec amour retouchés phrase à phrase, Dieu sait avec quels soins minutieux ces dialogues, enfilés de saillies, de calembours, de fines allusions, étaient liés à la hâte et d'une voix monotone. Aussi, par un sourire. Liston, dont j'étais les compliments pour le rôle si gai que je lui réservais, demeurait immobile et muet, véritable image de la Gravité, jusqu'à tout à coup, à certain passage que je supposais l'édifice de l'entraînement comique, une grimace de souveraine désapprobation crispait ses traits molles; et l'effet en fut subit. Cette gaucherie contre-tout fut réprimée par Mathews, qui avait le meilleur rôle de ma pièce. Il avertit sa camarade, par un geste amical, qu'elle devait ménager les susceptibilités de l'auteur.

Pendant une heure et quart je savourai cette torture, véritable avant-goût du purgatoire. Enfin le dénouement arriva; dénouement inattendu, sur l'effet duquel je comptais pour arracher au plus rebelle de mes auditeurs un cri de surprise et de plaisir. Je levai les yeux sur miss Davenport, ma main solide espérance; elle dormait la tête appuyée sur sa main. Je les tournai vers Liston; il se grattait le bout du nez avec la manche de son parapluie. Partout l'indifférence la plus glaciale, que personne ne prenait la peine de dissimuler, fut-ce par le compliment le plus banal. Personne, la lecture achevée, ne murmura le moindre encouragement : « Quand répètera-t-on cela ? ballait dédaigneusement on des assistants.

— De main, lui fit-il répondu.

— Et la première ?

— A quinzaine.

— A quinzaine ? reprit un autre. Comment voulez-vous qu'on apprenne, en si peu de temps, ces infernales tirades ?

— Il me semble, ajouta miss Davenport, que je ne suis pas indispensable à ce rôle. Pour ce qu'il y a de rôle, nous Kendall ou miss Yall ferions tout aussi bien que moi.

— Avez-vous là, murmura Liston, le premier venu peut me doubler... ? Et miss Gibbs, approuvant du bonnet l'opinion de Liston, me fit entendre en haïne le joli sourire qui la recommandait au bon vouloir du public.

Pour ne pas échouer, je me hâtai de quitter la place et je fus jusqu'à dans la rue par l'obligeant directeur qui m'assignait tout adrolement de m'insister pour maintenir leurs rôles à ceux des premiers acteurs qui en avaient paru mécontents :

« En général, me dit-il, c'est là une dangereuse épreuve; car nos comédiens à réputation, quand ils se sont déclarés contre tel ou tel personnage, tiennent à honneur de prouver, le moment venu, que ce personnage ne vaut rien. »

Je compris que cela leur était facile, et renouai à ces alliés si perdus, résolu désormais à tous les ennemis que me présageait un si triste début. Ils furent nombreux. Les petites vanités, les grandes jalousies, les secrètes menées, les trahisons, les fausses rumeurs, tout fut en jeu pendant que durèrent les répétitions; et je n'avais pour me consoler de l'absence des premiers acteurs que l'équivoque docilité des doublures, défiant plus ou moins volontiers à mes avis sur la manière dont tel ou tel mot devait être dit, et sur les intentions de physiognomie qui devaient faire valoir leur silence même.

Après tout j'eus bien faire : une bonne partie de ma pauvre comédie fut sacrifiée à l'impuissance de ces nouveaux interprètes. L'un manqua de voix et me forçai à supprimer tous ses couplets; l'autre exigeait le sacrifice d'une pantomime qui n'était pas « dans ses moyens. » Faute de mémoire, un troisième me mettait dans l'obligation d'abréger démesurément une scène où chaque mot avait son importance. A chaque changement à chaque modification, nouvelles angosses; mais quand les habiles avaient prononcé, comment faire prévaloir contre eux ma pauvre opinion ?

Enfin, la terrible quinzaine s'acheva. Aux inquiétudes de ce long enfantement succéda une agitation fiévreuse dont on n'a aucune idée quand on n'a point passé par les terribles épreuves d'une première représentation. La vue seule de l'afliche, où le titre de ma pièce se lisait en grosses majuscules rouges, me donna une sorte de fièvre. Je ne sentais plus la terre sous mes pieds. Le moindre regard jeté sur moi par un passant me faisait rougir et frissonner, car je me croyais déjà déposé par la curiosité publique. Le soir venu, je me sentis à peine assez de force pour me traîner jusqu'au théâtre.

On commença par un opéra dont je venais vainement écouter quelques airs. Puis le rideau se leva pour ma pièce. J'étais dans la loge du directeur, derrière un treillage qui me

dérobait aux regards, et en compagnie de deux dames, les plus jolies et plus aimables du monde; devenant mes secrets tourmentés, elles me prodiguaient les plus doux présages. Mais, malgré tout, je n'étais qu'avec terreux ces paroliers-sines de mon cerveau qu'une voix étrangère jetait à la foule. Et si du moins je les avais retrouvées dans leur pureté primitive; mais, outre les mutilations dont j'ai parlé, je m'aperçus bien; que d'autres changements allaient se faire, et que les rôles à moitié appris des fragments entiers, improvisés avec un incroyable sans-froid, et dont la responsabilité me semblait on ne peut plus effrayante. Le public cependant paraissait ne se douter de rien, et fermait patiemment l'oreille aux cris du soubreur obligé d'intervenir à chaque instant pour remettre à bien le dialogue détraqué ou suspendu.

Cette bienveillance se soutint jusqu'à la fin du premier acte, et le rideau tomba sans que l'opinion publique se manifestât contre moi d'une manière trop décisive. Le seul bruit qui put me faire juger des dispositions de l'auditoire partit d'une loge à côté de la mienne. C'était le roulement sonore d'un vieux gentleman qui sommeillait depuis quelques minutes, la tête appuyée contre la colonne placée entre nous.

Au second acte, vers le milieu de la seconde scène, deux ou trois loges se vidèrent à petit bruit, et leurs habitants s'esquivèrent le long des couloirs, sur la pointe des pieds. Plût au ciel que toute l'assistance eût été composée de gens aussi parfaitement élevés! mais dans les galeries supérieures mes plaisanteries commençaient à soulever des tempêtes, et le premier banc du parterre, impatient d'entendre sir Jerry V. boot-Jack répéter à satiété son diction favori: « *Qu'en dites-vous?... N'est-ce pas cela?* » Facécillaient par de formidables: *Non! non! non!* qui devinrent peu à peu des: *Asses! asses! asses!* Par une transition toute naturelle, ces cris allèrent grossissant, les acteurs, tremblés, hâtèrent ou retardèrent, et vers onze heures le rideau vert de Haymarket tomba pour ne plus se relever sur un déplorable farce bien et doucement sifflée. J'étais, dès les premiers pas, au bout de ma carrière dramatique.

Dans la prévision d'un tout autre résultat un souper avait été préparé au jeune auteur. Je refusai de m'y associer, et, poursuivi par les remords, je rentrai chez moi. La vue des luminaires m'était insupportable. Le regard du monde valet m'accablait de honte. Dans mon lit, où je me hâta d'ensevelir mon désespoir, le remords vint se placer à côté de moi, sous mille formes plus déplaisantes les unes que les autres. Je lisais en traits de feu, dans l'obscurité, les maîtres articles que les journaux allaient consacrer au récit de mon aventure. J'y voyais mon nom figuré en toutes lettres. J'assistais au moment où l'œil de la presse publique le nom des Gurney, et revivait, non sans amusement, sur ses conseils si bien écoutés. La figure triomphante de miss Crab, mêlée à cette espèce de cauchemar éveillé, le rendait encore plus sinistre.

V.

COMMENT ON SE LIE.

Le lendemain, par bonheur, un brillant soleil éclaira mon lever. Rien ne rasséréné aussi vite un cœur anglais que l'aspect attendu de cet astre, si rarement aperçu chez nous. Il semblait m'inviter à fuir la ville, où mon humiliation devait être la grande nouvelle du jour (du moins le pensais-je aussi), et je cédai à sa consolante influence.

Tout d'abord j'avais résolu d'aller voir ma mère à Teddington, mes yeux en route, le cœur me manqua pour affronter, non ses reproches, mais son amour, et je fis halte dans un café de Richmond. A peine m'eût-on servi à déjeuner, qu'un obligé garçon se hâta de m'apporter le *Times*, encore enveloppé de sa bande humide. Pour rien au monde, je n'aurais voulu la rompre en présence de témoins. J'attendis que l'on m'eût laissé seul, et seulement alors j'entrouvris l'immense feuille. Mais, au premier coup d'œil, m'apparut, en grosses lettres, *l'en-tête* que je redoutais le plus: *THÉÂTRES*. Ce seul mot ne fit tacher prise, et je repoussai loin de moi le calice d'amertume avec autant de hâte et de terreur que si les après un instant, et quelques gorgées de café, le courage me revint. Mes doigts glissèrent séparément de nouveau les redoutables, et d'un œil encore quelque peu troublé, je lus ce qui suit:

« **THÉÂTRES.** — Hier soir, avait lieu, au théâtre Haymarket, la première représentation d'une farce en deux actes. Cette pièce ayant été nettement et définitivement condamnée, il serait inutile de consacrer un compte rendu à un si absurde avorton. »

Mon premier sentiment, — le croirait-on? — quand j'eus devoré d'un coup d'œil ces quatre lignes, fut celui d'une vive reconnaissance pour l'homme qui les avait écrites. Ainsi, le condamné sait quelque gré à ses bourreaux d'en finir promptement avec lui, de donner sans retard le dernier tour à la corde qui l'étrangle, de hâter l'action du feu qui le dévore; — on n'avait pas tenu trop longtemps sa vanité sur la roue; l'assommoir ne s'était pas fait attendre. A la bonne heure.

Cependant, je ne sais trop jusqu'à quel point quelques anecdotaires auraient gâté ce beau mouvement de résignation philosophique, et le hasard me servit bien en m'adressant un personnage que j'avais rencontré quelquefois dans le monde, sans jamais lui conversation avec lui. Une sorte d'instinct me le faisait redouter. Lui, tout au contraire, cherchait évidemment à rompre la glace, et dès qu'il me vit, produisant du sans-gêne que les voyages autorisent, il vint prendre place à côté de moi. Ma récente humiliation me livrait pieds et poings liés à quiconque eût voulu m'aborder en ce moment, et je n'eus rien à dire, lorsque, après d'insignifiants préliminaires, mon nouvel ami me proposa de renvoyer mes chevaux, et de remonter avec lui la Tamise, jusqu'à Hampton-Court, où il avait, me dit-il, une manière de villa-houlette.

Notre liaison fut précédée, comme beaucoup d'*affaires com-*

plots, par une biographie très en règle que M. Daly me donna de lui-même. Le portrait était n'y manquait pas.

« Vous me jugez, me dit-il, un singulier personnage... Ne vous mériez pas; je sais à quel point m'en tenir le-dessus... Vous me trouvez bavard, inconséquent, léger... d'accord; je suis tout cela. Mais j'ai des vertus; je joue au billard dans une perfection rare; je saute mieux que personne; donnez-moi une liane, un filet, un fusil, et je serai plus de besogne en une heure que bien des gens raisonnables dans le cours d'une journée entière. J'imite les oiseaux et autres bêtes, y compris les hommes, les femmes et les enfants, comme peu de personnes l'ont fait jusqu'ici. Je vous improviserai, quand il vous plaira, un chausson satirique en vingt-deux couplets sur le sujet qu'il vous plaira m'indiquer; *dito*, un discours, une adresse au peuple, un sermon; *dito*, une claque, un rébus, un acrostiche, une mystification. Une mystification surtout, voilà mon fort.

— Eh! mais, interrompis-je, êtes-vous sûr que toutes ces vertus me donnent une très-bonne idée de...

— Que n'importe? Si je vous amuse, vous m'en sarez gré. Quant à moi, pourvu que je rie, ai-je besoin d'autre chose? Je ne suis pas riche, monsieur. Mon respectable père, raffineur de son état, ne destinait à lui succéder; mais, vainement, dès mes plus tendres années, me plaça-t-il au milieu de ses caves de mélasse, elles ne dissaient rien, absolument rien à la folle imagination. Le sucre bonifié me réjouissait, la fausse maniche en lustrine me semblait indigne d'un homme gai. Pour toute lecture, j'en étais réduit à la *Gazette commerciale*. Commisiez-vous cette intéressante publication? Un beau jour, et y cherchant la course des *marsochols*, j'y trouvai le nom de mon père inscrit sur la liste des faillites. Son affaire était faite. Il passa par toutes les cérémonies de la chose, le chey papa, et sortit un beau jour du Guildhall, plus blanc que son sucre le mieux raffiné. Ce désastre avait évidemment rétabli ses affaires. Au bout de quelques temps, il acheta une maison dans Berkeley-Square, risqua les dépenses d'une brigue électorale, et mourut néanmoins plus riche qu'il n'était venu au monde.

— Vous fîtes son héritier?

— L'héritage était mince. Quand j'eus compté leur légitime à mes sœurs, les débris de la succession n'allèrent pas à beaucoup plus de quatre cents livres sterling par an. C'est là tout mon revenu. De propriétés, pas le moindre vestige; en fait de bois, je n'ai que ma canne, et pour des terres, à part le contenu de trois pots de gémium étalés sur ma fenêtre...

— On peut s'en passer, interrompis-je gaiement.

— Et je m'en passe, continua-t-il sur le même ton. La plaisanterie me tient lieu de tout. Je dors pour rire, je mange pour rire, je parle pour rire, je vis pour rire. Rire avec tout le monde, et aux dépens de tout le monde, me paraît l'idéal du bonheur. Hier, en venant, — passez-moi cette énumération de mes pressions, — j'ai fait arrêter ma chaise au carrefour d'Elgham, et par un simple tour donné au triple écriteau qui désigne les routes, j'ai envoyé à Elgham tous les voyageurs qui allaient à Windsor, tous ceux de Londres à Chertsey, et tous ceux de Windsor à Londres. En trois nuits, le mois dernier, j'ai défilé tous les marchois de porte qui rentraient dans la rue dans Sloane-Street. Cent quatre-vingt-quatorze, monsieur, sans compter les magasins... et je compte bien, lorsque Londres sera éclairé au moyen de la vapeur, plonger un soir tout Saint-Pancras dans les ténèbres. Quelques tours de vrille dans un conduit à gaz, il n'en faut pas davantage, et le tour est fait.

— Ces plaisanteries doivent vous coûter gros, et vous attirer parfois de méchantes aventures?

— Mais, non; pas trop. On finit toujours par arranger les choses; d'autant que mes fredaines, quoiqu'elles équivoquent au début, s'achèvent sans dommage réel pour mes victimes. Voici un échantillon de mes procédés qui vous divertira peut-être. J'ai logé, lors de ma première émancipation, chez un honnête tapissier, à qui je ne payais pas toujours mon terme, même avec l'argent qu'il avait la bonté de me prêter. En outre, il me mublait à crédit, et nous étions fort contents l'un de l'autre. Après une année de ces bons rapports, je me trouvais lui devoir quatorze cent soixante et onze livres treize shillings et neuf pences, sans compter les intérêts... Ne vous effrayez pas, monsieur Gurney, et sachez que je suis un vrai Parisien, en fait d'homme péculiaire. Néanmoins, lorsque mon hôte, à bout de complaisance, voulut faire rentrer ses fonds, j'étais hors d'état de m'acquitter, et je quittai Londres pour me réfugier à Holy-Rood, dans cet asile inviolable du débiteur malheureux.

— Je ne vois pas, m'écriai-je assez alarmé, que ceci puisse passer pour une bouffonnerie, et je trouve...

— Ne vous pressez pas tant de juger; attendez la fin... repriez moi imperturbable ami. Je profitai de l'occasion pour visiter les Highlands, tirer quelques coups de bryère, et ramener sur un certain nombre de lacs. Après quoi, désireux de retourner à Londres, et ne pouvant plus tenir à Edinbourg, je pris le parti de me tuer.

— Phisantez-vous?

— Nullement; et si peu, que j'exécutai immédiatement cette tragique résolution.

— Comment cela?

— Comment? en écrivant aux journaux de la capitale que Robert Ferguson Daly, esq., fils de feu Thomas Ferguson Daly, était décédé, le 13 mars, dans l'île d'Anfigoa. Dix jours après, en grand deuil, et la physionomie aussi grave que de raison, je me rendis vers le magasin de mon hôte. Le brave homme, je m'en souviens à peine, était ému, et me disait à peine le bureau sur lequel j'étais assis ses registres. L'autre, je m'incline profondément... Il bressala à mon aspect, et se leva tout aussitôt l'air joyeux.

— Ah! monsieur Daly!... vous voilà vivant et bien portant, Dieu merci! Mon journal m'avait donné une fausse alerte. Un diable ces nouvelles de gazettes!

— Les gazettes, monsieur, ne vous ont point trompé... Mais je vois que vous partagez l'erreur commune, lui dis-je d'une voix calme, et sans qu'un seul de mes traits eût bougé,

« — Que dites-vous?... Vous n'êtes pas mort, puisque vous vivez.

— Me voici... mais ce n'est pas moi qui suis mort.

« — Je m'en doute bien... Vous voilà, donc vous n'avez pu... »  
« — Vous confondez, monsieur... Celui dont vous parlez, et à qui vous croyez parler, n'est que mon frère... mon frère jumeau... qui est mort, bien mort, et si je ne me trompe, sans venir au jour naître.

« — Impossible!... moi!... vous... son frère! Mais je vous reconnais entre mille, rien qu'à cette petite loupe que vous avez au bout du nez. »

« Il portait déjà la main à ses lunettes, pour appeler sa fille de maquis, et constater avec elle l'identité de ma loupe. Il fallut le calmer par de nouvelles assurances, plus solennelles que jamais. Encore ne se rendait-il qu'à moitié, fort étonné dans ce que j'appelais son erreur, jusqu'à un moment où j'annonçai que je venais régler les comptes du défunt. Alors, seulement alors, il se fit pour assuré qu'il n'avait point affaire à son débiteur, dont il connaissait les doctrines en matière de finances, et il m'écouta, les yeux fixés sur mon nez avec une obstination surprenante.

« — Mon frère, lui dis-je, mon pauvre frère, ne parlait jamais de vous qu'avec la plus profonde vénération et le plus vif attachement. A combien s'élevait votre créance? »

« — Ma créance, monsieur?... — Est-il possible qu'on se ressente à ce point! — Ma créance?... elle est de quatorze cent soixante-douze livres treize shillings et neuf pences. Pour les intérêts, monsieur Daly... — Tous deux, une loupe!... — les intérêts, j'en fais l'abandon très-volontiers.

« — Merci, monsieur, merci pour tout et pour le défunt. Il vous a aimé, monsieur, il vous respectait au delà de ce que je pourrais dire... En mourant, le pauvre garçon m'a laissé que trois mille cinq cents livres pour faire face à des créanciers bien nombreux, à des dettes considérables, et de toute nature. Sa dernière lettre m'enjoignit de leur répartir, dans de justes proportions, ce mince héritage.

« Le tapissier commença à être ému.

« — D'abord, repris-je, une jeune et innocente créature, mère de trois enfants en bas âge, réclame toute notre commiseration.

« — Je le crois bien, s'écria tout aussitôt mon digne créancier. A Dieu ne plaise que j'y mette obstacle... Ce n'est pas moi qui voudrais faire rebouder sur des innocents une faute dont ils ne sont pas responsables.

« Sa facilité me déconcerta, et je faillis céder à l'impression qu'elle me causait; mais je tins bon, et d'une voix plus solennelle que jamais:

« — Vous venez le premier après cette famille désolée, m'écriai-je, et les calculs auxquels mon frère s'est livré, m'autorisent à vous offrir, en son nom, votre part contributive dans sa succession. Elle porte votre créance à cinq shillings par livre, et le rébut, par conséquent, à trois cent soixante livres treize shillings et six pences, que je m'empresse de vous offrir, en échange d'une quittance générale... qui fixera le sort de cette jeune famille.

« — J'accepte, s'écria le brave homme; j'accepte avec une vraie reconnaissance... Pour ne rien lui de s'être souvenu de moi au lit de mort, j'aimerais toujours et je respecterais votre mémoire... je veux dire celle de votre frère... C'est un bon et digne jeune homme... à qui vous ressemblez de tout point, j'oserai l'affirmer.

« Et comme je comptais les billets de banque avant de les lui offrir,

« — Ah! mon Dieu! reprit le tapissier, vous avez aussi sa bague, cette bague que je lui ai vue cent fois?... Une bague à clef... celle qu'il portait toujours.

« — Oui, repris-je un peu abasourdi, et mandissant ma négligence, c'est la seule chose qui me reste de ce pauvre frère. Je la porte en mémoire de lui.

« — C'est merveilleux comme elle vous va.

« — De jumeau à jumeau, vous savez, il en est toujours ainsi, me hâtaï-je d'affirmer.

Le tapissier avait pris la plume pour rédiger la quittance que je lui demandais. Il s'arrêta tout à coup.

« — Me permettriez-vous, monsieur, d'appeler Becky, me dit-il avec bienveillance. Je voudrais que cette lille vous vit. Elle aimait beaucoup votre frère. Elle lui rendait beaucoup de petits services, etc... — ce serait peut-être vous débarrasser, — mais... je voudrais que Becky vous vit. »

« J'acquiesçai par geste à ce désir, qui me terrifia, car Becky, si elle n'était vivante, n'aurait pas manqué de constater mon identité. Ce n'est pas elle, — j'avais mes raisons pour en être certain, — qui aurait cru à l'histoire des loupes jumelles.

« Par bonheur, au coup de sonnette de mon ancien propriétaire, miss Becky ne parut point. Elle était sortie pour je ne sais quelle emplette. Cette circonstance me rendit tout mon courage, et j'attendis de pied ferme, en échange de mes trois cent soixante-douze livres treize shillings six deniers, le tapissier m'écrit d'écrire, en bonne forme, une reconnaissance qui éteignait toute ma dette envers lui. Après quoi, je lui souhaitai le bonjour, assez content de mon petit stratagème.

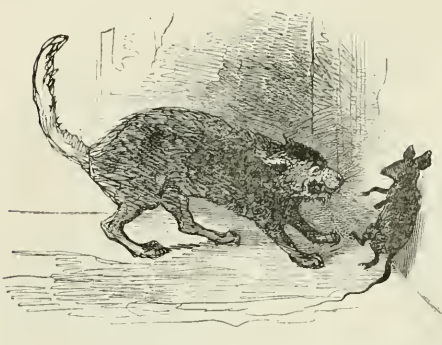
« Peu sat s'agit de ce dénouement, je me hâta de laisser entendre à ma nouvelle connaissance que ce genre de plaisanteries n'était point de mon goût; mais il m'arrêta court aux premiers mots.

« Attendez donc, monsieur, attendez la fin. Peu de temps après, je fus en état de m'acquitter entièrement, et je n'eus garde d'y manquer. Je confessai mon espérance au digne homme qui en avait été victime, et il fut le premier à rire de sa naïve crédulité. Becky, pour sa part, eut une guinée ou deux. » J'avouerais que malgré cette rectification après coup, et qui me parut tout soit peu suspecte, l'histoire de M. Daly ne l'avait point élevé dans mon estime. Je commençai à regarder sincèrement de m'être engagé à voyager dans sa barque, et je n'y voyais qu'un seul avantage: celui de naviguer en compagnie d'un homme qui, selon toute apparence, n'était point prédestiné à se noyer.

(*Theod. Hook's Popular Tales.*)

(La suite au prochain numéro.) O. N.

Études comiques sur le magnétisme, par Cham.



(Magnétisme animal.)



(Une excellente organisation pour le magnétisme.)



(Expérience de magnétisme.)



(Moyen de reconnaître si le sommeil est vraiment magnétique.)



(Première transposition des sens. — Nouveau moyen d'écouter aux portes.)



(Deuxième transposition des sens. — Nouveau moyen de lire son journal.)



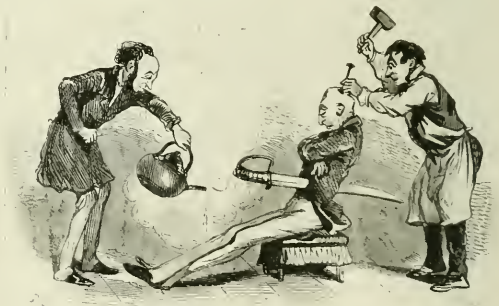
(Troisième transposition des sens. — Nouveau moyen de goûter son café.)



(Un des effets du magnétisme. — Bon! voilà un billet de garde qui arrive.)



(De l'attention du goût sur le magnétisme. — D. Que buvez-vous? — R. Du curaçao superfin des îles.)



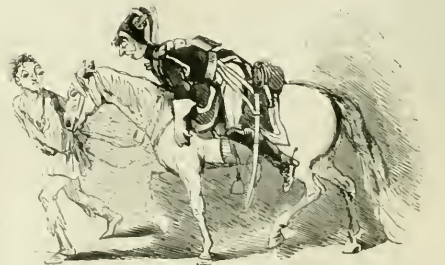
(De l'insensibilité de la personne magnétisée. — D. Qu'éprouvez-vous? — R. Un grand bien-être.)



(De l'instinct des romèdes. — D. Que pensez-vous de la personne que vous touchez? — R. Elle est phthisique au dernier degré.)



(Exemple des sensations éprouvées par les somnambules au simple contact des malades.)

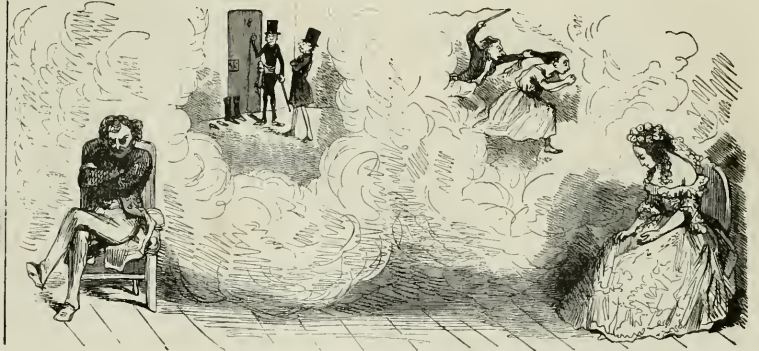


(Inconvénient pour un gendarme de conduire un prisonnier qui a le regard magicoctique.)

Études comiques sur le magnétisme, par Cham.



(Un magnétiseur empêchant un duel par la seule force de sa volonté.)



(Vision magnétique d'un jeune homme qui va se marier.)

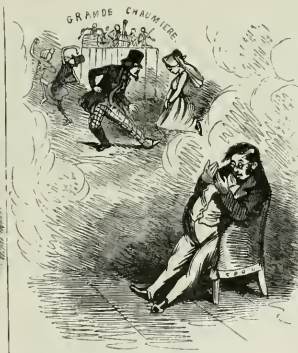
(Vision magnétique de sa fiancée.)



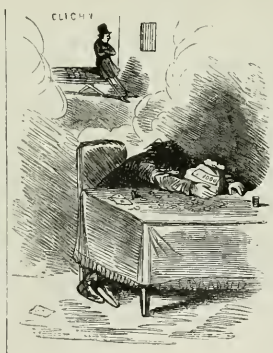
(La vue magnétique utilisée au profit de la police secrète.)



(Vision magnétique d'un oncle qui apprécie l'attachement de son neveu.)



(Vision magnétique d'un bourgeois de Carpentras dont le fils étudie le droit à Paris.)



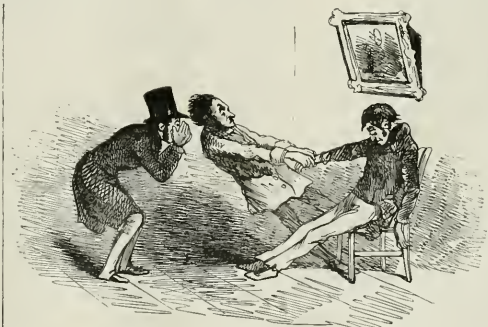
(Vision magnétique d'un joueur.)



(Vision magnétique d'un ivrogne.)



(Crise nerveuse d'un sujet qui n'a pas été réveillé à propos.)



(Léthargie d'un sujet qui ne veut plus se réveiller du tout.)



(État satisfaisant du sujet au bout de quelques séances.)



A partir du 4 octobre, les ANNONCES de l'ILLUSTRATION sont reçues rue Vivienne, 4, à la Compagnie de Publicité  
Prix de la ligne, Librairie et Industrie, 90 centimes.

Librairie de J. J. DUROCIET, LE CHEVALIER et comp., GALERIE de l'Illustration, rue Richelieu n° 60.

# ANNUAIRE DE L'ORDRE JUDICIAIRE EN FRANCE,

PUBLIÉ AVEC L'AUTORISATION DE M. LE GARDE DES Sceaux,

Par un avocat attaché au ministère de la justice. — 1845, — 1846. — TROISIÈME ANNÉE, contenant :

1° La nomenclature exacte et complète du personnel du ministère de la justice et des cultes, — du conseil d'État, réorganisé conformément à la loi du 19 juillet 1845, — de la cour de cassation, — de l'ordre des avocats aux conseils, — des cours royales, — tribunaux de première instance, tribunaux de commerce, justices de paix, tant de la France que des colonies, — 2° Les tableaux d'avocats de tous les barreaux du royaume, — 3° La liste de tous les notaires, celle des avoués d'appel et de première instance, des commissaires-priseurs et des huissiers, avec l'indication de leur résidence, le tout classé par ressorts de cours royales et dans un ordre méthodique.

Un volume grand in-18, de 800 pages. — 5 francs.

## ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ M. FAGUET, RUE RICHELIEU, 95; ET CHEZ TOUTS LES PARFUMIERS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

SEPTIÈME ANNÉE.

### BELLES PREMIÈRES MUSICALES MONDE MUSICAL

DONNÉS TOUT DE SUITE GRATIS par le

Paris, en un 18 f.  
Province — 22  
Étranger — 24

JOURNAL LYRIQUE PARAISSANT TOUS LES JOURS.

Chaque abonné recevra deux billets d'entrée aux concerts qui auront lieu dans le cours de la saison. — On reçoit pour prime, trois charmants albums ornés de titres; dans l'année, 52 morceaux de musique avec titres (un morceau avec chaque numéro). — Les 52 numéros de texte contenant de délicieux feuilletons formant un magnifique volume grand in-4° de 426 pages avec musique.

1<sup>er</sup> ALBUM. — CHANT, 12 MORCEAUX.  
PAR MM. Adam, A. Boieldieu, P. Bar-  
collet, J. Chelot, G. Duprez,  
F. Halévy, F. Liszt, F. Masini,  
A. Vorel, A. Quindai, J. Tadolini,  
A. Tiers.  
On s'abonne, à Paris, aux bureaux du

2<sup>e</sup> ALBUM. — PIANO, 12 MORCEAUX.  
PAR MM. F. Bizet, R. Batta,  
Bilard, H. Herz, A. de Kuntzki,  
F. Liszt, s. Messenciers,  
E. Prudent, A. Quindai, Rosselen,  
A. Szwedki.

3<sup>e</sup> Album contenant :  
QUADRILLES, VALSES, POLKAS.  
PAR MM. Giuseppe Daniele, Gouzon,  
Jullien Muzard, A. Pizzati,  
S. Franck.

MONDE MUSICAL, 1, place Richelieu-Louvois, et 2, passage de l'Opéra. (Affranchi.) — NOTA. Adresser FRANCO un mandat de 22 fr sur la poste ou sur une maison de Paris, ou 51 fr. pour recevoir les Albums reliés.

MÉDAILLE D'OR.  
EXPOSITION 1874.  
garantie de 5 ans.  
PRIX NETS.

## PIANOS H. HERZ

38 RUE DE LA VICTOIRE, A PARIS.

La fabrication des pianos a pris une telle extension dans les ateliers de M. HERZ, qu'il a pu, sans négliger aucune des qualités qui constituent un excellent instrument, diminuer considérablement ses prix. Ainsi, pour 700 ou 800 fr., on peut acquérir un PIANO DROIT A CORDES VERTICALES ou A CORDES OBLIQUES, d'une exécution des plus soignées. Ces pianos se font encore remarquer par la solidité de leur construction, la puissance et la beauté des sons, l'égalité du clavier. Nous recommandons également à l'attention du public les nouveaux PIANOS A QUEUE très-petit format (prix net : 1.600 fr.), de M. HERZ, dont l'apparition a été accueillie avec tant d'empressement par les artistes et les amateurs, et qui ont été placés au premier rang dans les essais comparatifs faits par le jury central de la dernière Exposition. Tous les instruments de la maison H. HERZ se vendent à des PRIX NETS ET INVARIABLES, avec une garantie de trois années — Pianos expressément construits pour l'exportation.

BREVETÉS  
Sans garantie du  
gouvernement.  
Approuvés  
PAR L'INSTITUT  
royal de France.

### CAOUT-CHOUC SANS ODEUR, COURROIE DE MECANIQUE

GUERIN J<sup>re</sup> et C<sup>ie</sup>, rue des Fossés-Montmartre, 3, à PARIS.

Palétois 1<sup>re</sup> qualité, 60 fr., 2<sup>e</sup> qualité, 50 fr.; Manteaux taille ordinaire, 55, 45, 55 fr.; Manteaux grande taille, 50, 60, 55 fr.; Boutières d'officiers, 50, 45, 55 fr.; Coussins à air, 12 fr.; Ombres, de 4 à 5 fr.; Brevets de montres, 6 et 7 fr.; Brevets à tous prix.

Les COURROIES en CAOUT-CHOUC ont l'avantage de ne pas s'allonger, d'être d'un seul morceau et d'une dureté supérieure à celles en cuir. N° 1, très fort, 40 c. le mètre, sur un centimètre de largeur. N° 2, un peu moins fort, 55 c. N° 3, force ordinaire de cuir, 50 c.



33 Rue Coquillière. 33.  
Brevet d'invention, de perfectionnement et d'addition, pendant 15 ans,  
Sans garantie du gouvernement.

ANCIENNE MAISON LALLEMANT. RÉPUTATION DE 60 ANS.

LAMPES A CARCEL. DITE SUPRA-MODÉRATEUR.

Pour dames; garnie de son trépied, globe, carcasse et abat-jour, 24 francs pièce et accessoires, et 15 francs sans accessoires. L'inventeur, M. GÉNÉRIC-FLOMÉ, après une expérience de 5 années à su, tout en conservant à cette ingénieuse invention son type primitif, trouver un mécanisme plus simple qui garantit les mêmes avantages. Cette maison a pour elle la réputation du passé et la réputation du présent; aussi vend-elle ses lampes avec la garantie de 3 années. — Nota. Chaque personne peut démontrer sa lampe elle-même pour la nettoyer.

59, Rue Croix-des-Petits-Champs, presque en face la rue Coquillière.

### DEMARNE, CHEMISIER,

vient d'apporter aux chemises une perfection et une supériorité que l'on n'avait pas eues jusqu'à ce jour (sept coupes différentes). Cols-Cravates de plusieurs combinaisons nouvelles, imité parfaitement la cravate et d'un usage facile. Grand assortiment de nouveautés en Cravates, Mouches de batiste, Foulards, etc.

15, RUE SAINT-MARTIN.

### AVIS. --- CHOCOLAT MÉNIER.

Le CHOCOLAT MÉNIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs; sa forme particulière, ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont on est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Je dois prévenir le public contre cette fraude. Mon nom est sur les tablettes de CHOCOLAT MÉNIER, aussi bien que sur les étiquettes, et l'effigie des médailles qui y figurent est le fac-simile de celles qui m'ont été décernées, à trois reprises différentes, par le roi et la Société d'encouragement. Ces récompenses honorables m'ont servi à faire distinguer le CHOCOLAT MÉNIER de tous les autres. L'heureuse combinaison de a pareils qui se possèdent dans mon usine de NOISIEL, et l'économie d'un moteur hydraulique, m'ont mis à même de donner à cette fabrication un développement qu'elle n'avait jamais atteint. Ce CHOCOLAT, par le seul fait de ses qualités et de son prix modéré, obtient aujourd'hui un débit annuel de plus de 500 millions, et s'est acquis une réputation universelle. — Dépôt principal, PASSAGE CHOISEUL, 21, et chez MM. les pharmaciens et épiciers de Paris et de la toute France.

**RHUMES, IRRITATIONS, INFLAMMATIONS.** ANTIPHTISIQUE DE BRIANT, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est prescrit avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de ce siècle, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies qu'on ressent les RHUMES, CATARRHES, CRACHES, CRACHES DE SANG, CROUPES, COQUELUCHE, DYSS-ENTÉRIES, etc., etc. — Pharmacie BRIANT, rue Saint-Nicolas, 157 (ci-devant 141, et 154.)

### LIMONNE.

Avec quatre ou cinq gouttes de ce précieux EXTRAIT DE CITRON, on convertit instantanément un verre d'eau sucrée en une excellente limonade. La LIMONNE est également convenable pour punch, glaces, préparations culinaires, etc. — Un flacon de 2 fr. suffit pour faire plus de 120 verres de limonade. — Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez MM. les épiciers de Paris et des départements.

**MADAME CLÉMENT**, auteur du COBEAU SANGLIANT, vend cet intéressant ouvrage sur l'avenir dévoué, 50 c. et 75 c., avec portrait, rue de Tournon, 5, maison précédemment occupée par mademoiselle Lenormand.

### PANCIENNE DES VESICATOIRES

Facile, régulier, inodore, avec PAPIER-EMBRASSE et SERIE-BRAS  
**D'ALBESPEYRES,**  
Faub. St-Denis, 84, et dans les pharm. de province et de l'étranger.

## LONGUEVILLE, près le Théâtre-Français. CHEMISES.

**GRANA ANGELICA**, ou le purgatif Anderson, dégage les organes, nes de toutes les humeurs, bile, flegmes, glaires, qui ont obstacle au libre exercice des fonctions. — La boîte, scellée, se vend 2 francs, rue Caumartin, 1.

**L'ALGÉRIE** depuis quelque temps impressionne vivement l'attention publique par les événements mémorables dont elle est le théâtre. Il y a deux ans, un jeune prince faisait tomber en notre pouvoir la smala d'Abd-el-Kader; l'an dernier, trois victoires, Tanger, Mogador, Isly, ont de nouveau consacré la vieille réputation de nos armées de terre et de mer; cette année, des actions moins éclatantes, il est vrai, mais qu'un sombre retentissement a rendues populaires, viennent de s'accomplir : c'est l'expédition de l'Ouarensenis, le drame des grottes du Dabra, la surprise des Filittas, enfin le glorieux et déplorable combat de Djemâ-ghazouat! L'importance de ces faits a décidé le libraire Furne à publier immédiatement une nouvelle édition de son Histoire de l'Algérie, et à les y consigner. Les succès qu'il obtient la première imposition à ce consciencieux éditeur le devoir de soumettre cette histoire à une complète révision. C'est en Afrique, en questionnant les hommes, en visitant les lieux, que l'auteur l'a accomplie. Prépare depuis quelque temps, cet important travail était son vœu, lorsque les derniers événements qu'on a dû y mentionner sont venus en hâter la publication et lui donner un puissant intérêt d'actualité.

Prix : 2 francs.

Prix : 2 francs.

**EAU DE TOILETTE**  
de la  
**DU CHOISEUL.**  
DISTILLÉE PAR  
**DEMARNE et CHARDIN**  
Fournisseurs du Roi.  
15, RUE SAINT-MARTIN.

**Orfèvrerie. — Encrier.**

Parmi nos mille petits meubles d'un usage journalier, l'encrier est certainement celui qui a éprouvé successivement les plus nombreuses transformations.

Massif et disgracieux dans l'enfance des lettres, l'encrier de plomb, si connu encore de nos écoliers, ceda d'abord la place à l'encrier de verre en forme de siphon qui fut bientôt remplacé par la faïence et plus tard par la porcelaine.

Dans ces diverses phases, et tant que l'art d'écrire est resté dans le domaine exclusif des gens de lettres de profession, la forme de l'écritoire ne s'est pas sensiblement modifiée; mais à mesure que ce domaine a été envahi par les hommes et surtout par les femmes du monde, l'encrier a subi, dans sa construction l'application d'améliorations de plus en plus ingénieuses, et dans son ornementation, l'introduction de l'art.

L'ébénisterie et la marqueterie, n'offrant plus assez de richesses et de variété, empruntèrent au métal toutes les ressources de la fonte de cuivre et de la dorure; mais voici qu'aujourd'hui au secours de la forme on appelle le luxe de la matière; l'orfèvrerie menace de détrôner le bronze en s'entourant de toutes les séductions de la ciselure, de la gravure et même des émaux et des nielles.

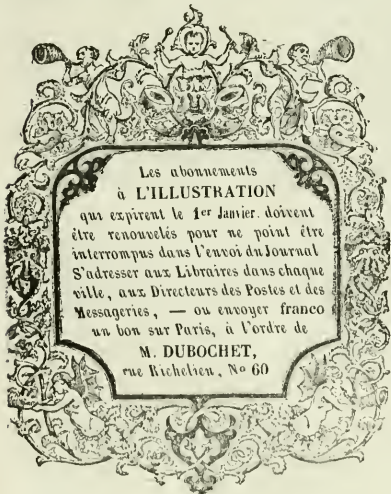
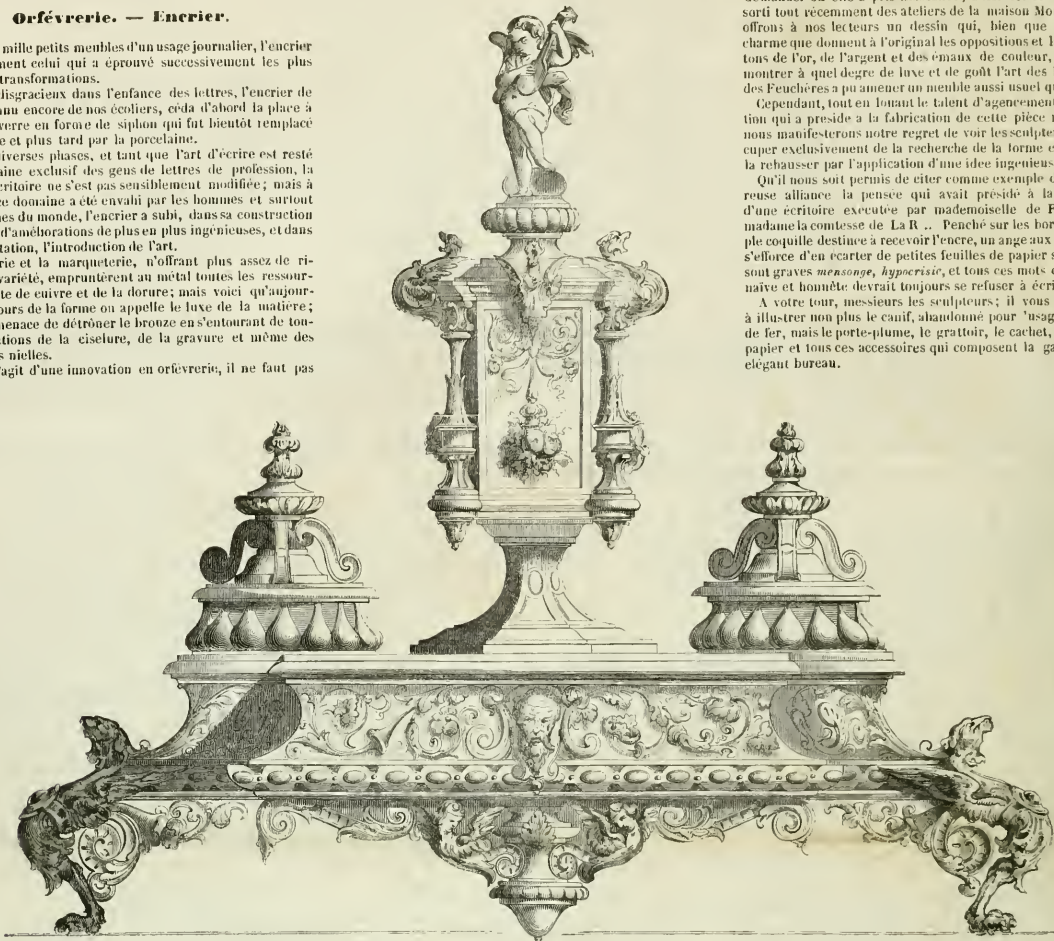
Quand il s'agit d'une innovation en orfèvrerie, il ne faut pas

demander où elle a pris naissance; aussi est-ce d'un modèle sorti tout récemment des ateliers de la maison Morel que nous offrons à nos lecteurs un dessin qui, bien que dépourvu du charme qui donne à l'original les oppositions et la variété des tons de l'or, de l'argent et des émaux de couleur, suffit à démontrer à quel degré de luxe et de goût l'art des Klagmann et des Feuchères a pu amener un meuble aussi usuel que l'écritoire.

Cependant, tout en louant le talent d'agencement et d'exécution qui a présidé à la fabrication de cette pièce remarquable, nous manifesterons notre regret de voir les sculpteurs se préoccuper exclusivement de la recherche de la forme et négliger de la relever par l'application d'une idée ingénieuse et relative.

Qu'il nous soit permis de citer comme exemple de cette heureuse alliance la pensée qui avait présidé à la composition d'une écritoire exécutée par mademoiselle de Fauveau pour madame la comtesse de La R... Penché sur les bords d'une simple coquille destinée à recevoir l'encre, un ange aux longues ailes s'efforce d'en écarter de petites feuilles de papier sur lesquelles sont graves mensonge, hypocrisie, et tous ces mots qu'une plume naïve et honnête devrait toujours se refuser à écrire.

A votre tour, messieurs les sculpteurs; il vous reste encore à illustrer non plus le canif, abandonné pour l'usage des plumes de fer, mais le porte-plume, le grattoir, le cachet, le couteau à papier et tous ces accessoires qui composent la garniture d'un élégant bureau.



**La Vierge au voile**

On vient de mettre en vente au dépôt de la librairie, 11, rue Thérèse, une délicieuse gravure au burin de M. Le Comte. C'est une réduction de la *Vierge au voile* de Raphaël, que tous les amateurs qui ont visité l'Italie ont admirée dans la galerie de Florence. Cette planche fait le plus grand honneur

à M. Le Comte. Elle figurera dans les collections comme un des chefs-d'œuvre de la gravure française. La *Vierge au voile* est, comme on le sait, une des plus simples et des plus suaves madones qu'ait créées le pinceau de Raphaël. Vue seulement jusqu'à mi-corps, et sur un fond de portrait, la Vierge tient sur ses genoux et presse contre son sein le *bambino* tout jeune et tout petit encore. M. Le Comte a rendu avec une perfection bien rare cette ravissante production du maître des maîtres. Le travail de son burin ne laisse rien à désirer. La *Vierge au voile* est un charmant cadeau d'étrangers. Son prix d'ailleurs la met à la portée de toutes les bourses: elle se vend que 15 fr. avant la lettre et 10 fr. avec la lettre. On en trouvera chez l'éditeur des épreuves de choix disposées avec un goût parfait dans des cadres de palissandre.

ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONGRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinof-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C<sup>e</sup>, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

Chez V. HEBERT, à la NOUVELLE-ORLÉANS (États-Unis).

A NEW-YORK, au bureau du *Courrier des États-Unis*, et chez tous les agents de ce journal.

A MADRID, chez CASIMIR MONIER, Casa Fontana de Oro.

JACQUES DUBOURET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C<sup>e</sup>, rue Demette, 2

**Rébus.**

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Les animaux se repaissent, l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger.)

